

CENTRES DE GRÈCE - SESSION DE DÉCEMBRE 2020

CERTIFICAT PRATIQUE DE LANGUE FRANÇAISE
Sorbonne C1

ÉPREUVE DE FRANÇAIS SUR OBJECTIFS UNIVERSITAIRES
« Sciences humaines et sociales »

SYNTHÈSE DE TEXTES

Durée : 2h00 - Note : 25 points

Après une lecture approfondie des quatre documents proposés, vous présenterez, en 230 mots ($\pm 10\%$), une synthèse concise, ordonnée et objective en mettant en valeur ce qui rapproche ces documents et ce qui les différencie.

Indiquez le nombre de mots utilisés en fin de copie.

Exemple : *il n'est pas, c'est-à-dire, le plus beau*, comptent respectivement pour 4, 4, 3 mots.

Votre devoir devra faire référence, par confrontation, à tous les documents du corpus, en mettant en perspective les idées principales de façon impersonnelle et en évitant les citations. La qualité de l'expression linguistique sera prise en considération à hauteur de 6 points.

MÈRES ET FILS

- **Document 1** : Extrait de « L'enfant » (1878-1879), de Jules Vallès, chapitre 1.
Il s'agit ici du tout début de l'ouvrage, premier volume de la trilogie intitulée *Mémoires d'un révolté*. Le personnage principal en est Jacques Vingtras et son histoire est très fortement inspirée de celle de l'auteur.
- **Document 2** : Extrait de « Du côté de chez Swann » (1913), de Marcel Proust.
Il s'agit du premier volume du roman intitulé *À la recherche du temps perdu*. Le narrateur, prénommé Marcel, se souvient de ses séjours à Combray durant son enfance et du moment de son coucher.
- **Document 3** : Extrait le « Premier Homme » (1994), d'Albert Camus.
Le premier Homme est un roman posthume et inachevé d'Albert Camus, publié par sa fille Catherine Camus, trente-quatre ans après la mort de l'auteur dans un accident de voiture. Dans ce passage, le personnage principal, Jacques Cormery, devenu adulte, revient voir sa mère qui vit seule à Alger.
- **Document 4** : Extrait de « La langue maternelle » (1995), de Vassilis Alexakis.
Dans ce récit autobiographique, le narrateur, Pavlos, dont l'histoire se confond avec celle de l'auteur, se rend sur la tombe de sa mère, Maria. Il s'agit ici des deux dernières pages du roman.

Document 1

Ma Mère

Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit ; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.

Mademoiselle Balandreau¹ m'y met du suif.

C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. « Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon ! – voilà le petit Chose² qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait. »

Mais un jour que j'avais levé mon pan, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié.

Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, amener les voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était pas le moyen de le sauver, et elle a inventé autre chose.

Lorsqu'elle entend ma mère me dire : « Jacques, je vais te fouetter !

— Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça pour vous.

— Oh ! chère demoiselle, vous êtes trop bonne ! »

Mademoiselle Balandreau m'emmène ; mais au lieu de me fouetter, elle frappe dans ses mains ; moi, je crie. Ma mère remercie, le soir, sa remplaçante.

« À votre service », répond la brave fille, en me glissant un bonbon en cachette.

Mon premier souvenir date donc d'une fessée.

Mon second est plein d'étonnement et de larmes.

JULES VALLÈS, *L'enfant*, CHAPITRE 1, 1878-1879.

-
1. Voisine des Vingtras
 2. Souvenir du Petit chose d'Alphonse Daudet (1868), autre récit d'une enfance malheureuse auquel Vallès reprochera d'être un « conte » plutôt qu'une « vie d'enfant » (dans *La Rue* du 21 déc.1879).

Document 2

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline¹ bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. Quelquefois quand, après m'avoir embrassé, elle ouvrait ma porte pour partir, je voulais la rappeler, lui dire « embrasse-moi une fois encore », mais je savais qu'aussitôt elle aurait son visage fâché, car la concession qu'elle faisait à ma tristesse et à mon agitation en montant m'embrasser, en m'apportant ce baiser de paix, agaçait mon père qui trouvait ces rites absurdes, et elle eût voulu tâcher de m'en faire perdre le besoin, l'habitude, bien loin de me laisser prendre celle de lui demander, quand elle était déjà sur le pas de la porte, un baiser de plus. Or la voir fâchée détruisait tout le calme qu'elle m'avait apporté un instant avant, quand elle avait penché vers mon lit sa figure aimante, et me l'avait tendue comme une hostie² pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de m'endormir. Mais ces soirs-là, où maman en somme restait si peu de temps dans ma chambre, étaient doux encore en comparaison de ceux où il y avait du monde à dîner et où, à cause de cela, elle ne montait pas me dire bonsoir.

[.....]

C'est que les soirs où des étrangers, ou seulement M. Swann³, étaient là, maman ne montait pas dans ma chambre. Je dînais avant tout le monde et je venais ensuite m'asseoir à table, jusqu'à huit heures où il était convenu que je devais monter ; ce baiser précieux et fragile que maman me confiait d'habitude dans mon lit au moment de m'endormir, il me fallait le transporter de la salle à manger dans ma chambre et le garder pendant tout le temps que je me déshabillais, sans que se brisât sa douceur, sans que se répandît et s'évaporât sa vertu volatile, et, justement ces soirs-là où j'aurais eu besoin de le recevoir avec plus de précaution, il fallait que je le prisse, que je le dérobase brusquement, publiquement, sans même avoir le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour porter à ce que je faisais cette attention des maniaques qui s'efforcent de ne pas penser à autre chose pendant qu'ils ferment une porte, pour pouvoir, quand l'incertitude malative leur revient, lui opposer victorieusement le souvenir du moment où ils l'ont fermée.

MARCEL PROUST, *Du côté de chez Swann*, 1913.

-
1. La mousseline est un tissu fluide et léger, le plu souvent en coton.
 2. Petite rondelle de pâte cuite sans levain, que le prêtre partage avec les fidèles à la fin de la messe, rappel de la communion ou dernier repas du Christ.
 3. Voisin et ami des parents du narrateur, personnage important de « À la recherche du temps perdu ».

Document 3

Quand il arriva devant la porte, sa mère l'ouvrait et se jetait dans ses bras. Et là, comme chaque fois qu'ils se retrouvaient, elle l'embrassait deux ou trois fois, le serrant contre elle de toutes ses forces, et il sentait contre ses bras les côtes, les os durs et saillants des épaules un peu tremblantes, tandis qu'il respirait la douce odeur de sa peau qui lui rappelait cet endroit, sous la pomme d'Adam, entre les deux tendons jugulaires, qu'il n'osait plus embrasser chez elle, mais qu'il aimait respirer et caresser étant enfant et les rares fois où elle le prenait sur ses genoux et où il faisait semblant de s'endormir, le nez dans ce petit creux qui avait pour lui l'odeur, trop rare dans sa vie d'enfant, de la tendresse. Elle l'embrassait et puis, après l'avoir lâché, le regardait pour l'embrasser encore une fois, comme si, ayant mesuré en elle-même tout l'amour qu'elle pouvait lui porter ou lui expliquer, elle avait décidé qu'une mesure manquait encore. « Mon fils, disait-elle, tu étais loin. » Et puis, tout de suite après, détournée, elle retournait dans l'appartement et allait s'asseoir dans la salle à manger qui donnait sur la rue, elle semblait ne plus penser à lui ni d'ailleurs à rien, et le regardait même parfois avec une étrange expression, comme si maintenant, ou du moins il en avait l'impression, il était de trop et dérangeait l'univers étroit, vide et fermé où elle se mouvait solitairement. Ce jour-là, de surcroît, après qu'il se fut assis près d'elle, elle semblait habitée par une sorte d'inquiétude et regardait de temps en temps dans la rue, furtivement, de son beau regard sombre et fiévreux qui s'apaisait ensuite en revenant sur Jacques.

La rue devenait plus bruyante, et plus fréquents les passages, dans un grand bruit de ferraille, des lourds tramways rouges. Cormery regardait sa mère, dans une petite blouse grise rehaussée d'un col blanc, assise de profil devant la fenêtre sur l'inconfortable chaise [...] où elle se tenait toujours, le dos un peu voûté par l'âge, mais qui ne cherchait pas l'appui du dossier, les mains jointes autour d'un petit mouchoir que de temps en temps elle roulait en boule de ses doigts gourds, puis abandonnait au creux de la robe entre ses mains immobiles, la tête un peu tournée vers la rue. Elle était la même que trente ans auparavant, et, derrière les rides, il retrouvait le même visage miraculeusement jeune, les arcades sourcilières lisses et polies, comme fondues dans le front, le petit nez droit, la bouche encore bien dessinée malgré la crispation des coins des lèvres autour du dentier. Le cou lui-même, qui se dévaste si vite, gardait sa forme malgré les tendons devenus noueux et le menton un peu relâché. « Tu es allée chez le coiffeur », dit Jacques. Elle sourit avec son air de petite fille prise en faute : « Oui, tu sais, tu arrivais. » Elle avait toujours été coquette à sa manière, quasi invisible. Et, si pauvrement qu'elle ait été vêtue, Jacques ne se souvenait pas de lui avoir vu porter une chose laide.

Albert Camus, *Le premier Homme*, 1994.

Document 4

Je me suis réveillé tôt le lendemain. J'ai préféré prendre le bus pour y aller. Je n'étais pas disposé à entendre les bavardages d'un chauffeur de taxi.

Le nouveau cimetière était à peu près désert. J'ai trouvé très facilement cette fois-ci la tombe. Je me suis assis par terre. La dalle de marbre est rehaussée à l'arrière. Elle est surmontée d'une croix, fixée dans une encoche de la pierre. J'ai d'abord enlevé les feuilles mortes des géraniums plantés autour, puis je me suis assis. J'ai regardé le mimosa. Il est plus grand que le mien, il m'a quand même paru fragile. Sa tige reste très fine. Elle est attachée à un tuteur en plastique vert olive. Est-ce qu'il deviendra jamais un arbre ? Ses feuilles ne sont qu'une multitude de traits dessinés de part et d'autre de la nervure. Ce sont des feuilles qui ne font pas d'ombre. Elles s'agitaient continuellement, malgré l'immobilité de l'air.

La dalle était légèrement poussiéreuse. Il y avait un peu plus de poussière dans les lettres gravées de son nom. Je me suis penché et j'ai soufflé la poussière. J'ai songé une fois encore à l'épsilon¹. Le nom de ma mère, Marika Nicolaïdis, ne comporte pas cette lettre. Ni le mien, d'ailleurs. J'étais certain pourtant que le mot qui me manquait pour compléter mon cahier était là, quelque part. J'ai regardé le gravier qui forme une mince bordure autour des géraniums. Deux oiseaux picoraient un peu plus loin. J'ai soudain pensé au mot *ellipsi*², le manque.

- Tu nous as manqué, Marika, ai-je pensé.

Je ne suis pas sûr de ne pas avoir prononcé ces mots à voix haute. L'émotion que j'avais réussi à contrôler le jour de sa mort, et le jour de son enterrement, et que je n'avais pas cessé de contrôler depuis, m'a enfin échappé. J'ai entendu, à un moment, des pas qui s'approchaient puis qui s'éloignaient. J'ai entendu aussi le piaillage des oiseaux. J'avais posé la tête sur mes genoux. Je me suis souvenu des cris des supporters qui avaient retenti lors de ma précédente visite. Ils m'auraient sûrement aidé à me remettre, s'ils avaient résonné à nouveau. Mais le stade de football restait muet et c'était ainsi. Je n'étais pas pressé de me remettre.

Je me suis levé au bout d'un long moment. Les deux oiseaux étaient toujours là. Ils ressemblaient à ceux que j'avais vus avec ma mère dans un de mes rêves. Avant de m'en aller, je les ai priés de monter de temps en temps sur sa tombe et de balayer de leurs ailes la poussière qui s'accumule.

VASSILIS ALEXAKIS, *La langue maternelle*, 1995.

-
1. Lettre de l'alphabet grec. Cette voyelle majuscule était jadis suspendue à l'entrée du temple d'Apollon à Delphes. Son mystère intrigue le narrateur.
 2. Mot grec signifiant : « manque ».